

LE RAPPORT À LA LANGUE FRANÇAISE DE BRINA SVIT DANS MORENO (2003) ET PETIT ÉLOGE DE LA RUPTURE (2009)

A RELAÇÃO COM A LÍNGUA FRANCESA DE BRINA SVIT EM MORENO (2003) E PETIT ÉLOGE DE LA RUPTURE (2009)

Rosiane Xypas¹

Résumé: *Dans le cadre de l'enseignement du Français Langue Étrangère à l'université, il nous a paru que l'étude de biographies langagières d'auteurs francophones ayant appris le français à l'âge adulte, constitue un puissant encouragement pour les apprenants de FLE et leur permet de se pencher sur leur propre parcours linguistico-culturel en découvrant comment s'est forgée l'identité langagière d'auteurs bilingues riches d'une double culture, l'une héritée avec leur langue maternelle, l'autre construite avec la langue de leur choix, le français. L'objectif de cet article est de susciter auprès des étudiants de FLE une métaréflexion sur leur propre parcours langagier entre le portugais et le français, ainsi qu'à prendre conscience que leur propre identité linguistique bilingue se construit jour après jour pendant leurs études et que cette construction continuera, à condition qu'ils le veuillent, au-delà de l'université. Parmi les auteurs francophones, nous avons choisi de présenter ici Brina Svit, auteur d'expression française d'origine slovène, pour la clarté de sa réflexion métalinguistique dans deux de ses récits : Moreno (2003) et Petit éloge de la rupture (2009). Elle y explique son rapport à la langue française : ce qui l'a conduite à délaisser sa langue maternelle pour écrire en français ? Par quels chemins y est-elle arrivée ? En effet, pour Brina Svit, le choix de langue relève, d'une part, d'une certaine attirance, du goût et du défi pour la langue française, et, d'autre part, d'une rupture avec sa langue maternelle. Enfin, ce choix construit la nouvelle identité de l'auteure enrichie d'une double langue-culture.*

Mots-clés: *Biographie langagière; Français Langue Étrangère; Écrivaine francophone.*

Resumo: *No âmbito do ensino do Francês Língua Estrangeira na Universidade, nos pareceu que o estudo de biografias languageiras de autores francófonos tendo aprendido o francês na idade adulta, constitui um forte encorajamento para os alunos de FLE e lhes permite se debruçarem sobre o próprio percurso linguístico-cultural para a descoberta da construção identitária-linguística dos autores bilingues ricos de uma dupla cultura: uma, herdada graças à língua materna deles, a outra, construída com a língua de escolha, a saber, o francês. O objetivo deste artigo é suscitar junto aos estudantes de FLE uma metarreflexão sobre o próprio percurso linguístico dos estudantes de FLE que vai do português ao francês e do francês ao português como também a tomada de consciência que a identidade linguística se constrói dia após dia durante os estudos e que ela pode continuar além de seus estudos universitários. Dentre os diversos autores francófonos, escolhemos duas obras da escritora de expressão francesa, Brina Svit, pela clareza de suas reflexões metalinguísticas nas narrativas: Moreno (2003) e Petit éloge de la rupture (2009). Ela explica nessas narrativas sua relação com a língua francesa. Perguntamos o que a levou deixar sua língua materna para escrever em francês? Que caminhos ela percorreu? Constatamos que para Brina Svit, a escolha da língua releva, por um lado, certa atração, gosto e desafio de escrever em língua francesa, e por outro, da ruptura com sua língua materna. Enfim, a escolha constrói a nova identidade da escritora enriquecida por uma dupla língua-cultura.*

Palavras-chave: *Biografia languageira; Francês Língua Estrangeira; Escritora francófona.*

1 Introduction

Pour encourager nos étudiants à l'Université Fédérale de Pernambuco, futurs enseignants de Français Langue Étrangère (dorénavant FLE), aussi bien à motiver la lecture de textes littéraires qu'écrire en français soutenu avec une certaine clarté esthétique, nous les

¹ Docente do Departamento de Letras do Centro de Artes e Comunicação (CAC), da Universidade Federal de Pernambuco (UFPE). Doutora em Letras pela Universidade de Nantes, França. Recife, Brasil, e-mail: rosiane.xypas@gmail.com

initions à la littérature francophone du XXI^e siècle, avec une prédilection pour les auteurs bilingues ayant appris le français à l'âge adulte, surtout lorsqu'ils racontent les difficultés rencontrées et les défis relevés.

Aussi les futurs enseignants de FLE pourront-ils s'identifier à Wei Wei auteure d'origine chinoise qui raconte ses difficultés à conjuguer les verbes en français ; à Nancy Huston, d'origine canadienne, qui après avoir vécue en France pendant dix ans, se sent « multilingue » ; à Brina Svit, d'origine slovène, lorsqu'elle raconte à la fois ses difficultés à écrire en français, mais aussi la découverte « d'une certaine légèreté » à rédiger en français, etc. Cependant, comment cette écrivaine explique ce changement de langue ? Qu'est-ce qui l'a conduite à délaisser sa langue maternelle pour écrire en français ? Par quels chemins y est-elle arrivée ?

Bien que notre propos soit de révéler l'autobiographie langagière de Brina Svit, nous sommes consciente, comme le suggère Godard (2015, p. 286) « qu'il ne faut pas réduire les auteurs d'expression française à leur biographie, ni aux seules œuvres où ceux-ci rapportent leur parcours linguistiques. Ils sont en effet des auteurs de littérature et ils s'inscrivent dans le courant dit de la Littérature-Monde » .

Pour Le Bris (2010, p.32) qui a lancé le mot de Littérature-Monde en 1992, il s'agit d'une « nouvelle, bruyante, colorée, métissée, qui disait le monde en train de naître, la rumeur de ces grandes métropoles où se télescopaient, se brassaient, se mêlaient les cultures de tous les continents. » Or, lorsque nos étudiants apprennent une autre langue-culture, ne sont-ils pas en train d'acquérir une nouvelle conscience linguistique et culturelle de la vie et du monde, où la rencontre des modes de vie de personnes de culture différente de la leurs se mélangent ?

Cette littérature est, selon Rouaud (2007, p.21) « nourrie par d'autres aventures, n'ayant plus de compte à régler avec la langue des anciens maîtres, elle avait de nouveau à proposer, vue d'Afrique, d'Asie ou des Caraïbes, de Chine ou d'Iran, d'Amérique du Nord ou du Vietnam, son interprétation du monde ». Autrement dit, les écrivains qui choisissent la langue de l'autre pour exprimer leurs pensées, leurs expériences de vie et leurs ressentis des personnes et du monde voient, certes, au moins deux fois soi-même et l'autre, plein d'introspection langagière, mais, ils enrichissent linguistiquement et culturellement la langue qu'ils ont choisi pour écrire ses œuvres, grâce à leur langue-culture maternelle.

Brina Svit est née à Ljubljana, 1954 (Slovénie) et a quitté son pays natal en 1980 s'installant à Paris où elle vit jusqu'à nos jours. Elle est diplômée en littérature française comparée et a écrit huit récits en langue française dont voici les titres : *Con brio* (1999) ; *Mort*

d'une prima donna slovène (2001) ; *Moreno* (2003) ; *Un cœur de trop* (2006) ; *Coco Dias ou La porte dorée* (2007) ; *Petit éloge de la rupture* (2009) ; *Une nuit à Reykjavik* (2011) et *Visage Slovène* (2013).

Nous avons choisi de présenter deux de ses récits les plus autobiographiques où elle parle du rapport à la langue française : *Moreno* (2003) et *Petit éloge de la rupture* (2009).

Moreno (2003), c'est le premier récit de plus d'une centaine de pages écrit par Brina Svit en langue française. Publié chez Gallimard, il est divisé en 49 parties sans sous-titres. La narration se passe « dans une propriété qui s'appelle Santa Maddalena près de Donnini en Toscane et devenue depuis peu une retraite pour écrivains. Un endroit idyllique... » (SVIT, 2003, p.11). À la page suivante, elle précise que « [...] ça ne sera pas vraiment une histoire d'amour, quoique... ça se passe ici, sur les terres Toscane et ça s'appellera Moreno » (SVIT, 2003, p.12).

Petit éloge de la rupture (2009), publié chez Folio-Gallimard, est un récit composé de soixante parties ; la narration est en première personne ; le personnage principal s'appelle 'Elle'. Le récit commence dans une galerie de vernissage à Paris, puis les actions se multiplient dans les rues, dans des cafés, des hôtels, dans une maison. Le titre indique des ruptures. Plus on avance dans la lecture du roman, on comprend que ces ruptures se réfèrent à des ruptures quotidiennes, profondes, y compris celles provoquées par la rupture avec sa langue maternelle pour adopter une langue étrangère qu'elle « maîtrise à peine », comme elle affirme dans l'œuvre *Moreno*.

Dans cet article, nous allons présenter la méthodologie choisie. Ensuite, le cadre théorique. Puis, le rapport à la langue française de l'auteure en question dans les récits littéraires mentionnés plus haut. Enfin, nous proposons des pistes pédagogiques sur l'utilisation de la biographie langagière dans l'enseignement/apprentissage du FLE.

2 Méthodologie

Dans cette section, nous expliquons les procédures pour le recueil de données ainsi que la méthode d'analyse utilisée.

Parmi de nombreux écrivains de la littérature francophone, notre choix se fait par des textes des auteurs qui racontent leur rapport à la langue française. Dans cette recherche, nous avons choisi de présenter le rapport à la langue française de Brina Svit dans deux de ces récits mentionnés plus haut.

Comme méthode d'analyse, nous avons opté pour une lecture des récits fondée sur l'analyse cursive, c'est-à-dire c'est une lecture penchée sur l'éveil de ce qui fait vibrer le lecteur, dans le sillage de Iser (2012) en en mettant en exergue le lecteur réel de Picard (1989). Nous voulons également promouvoir une lecture pleine d'identification et d'émotion pour que l'expérience esthétique ne soit pas un échec. La méthode d'analyse suit trois étapes :

1. Lecture des œuvres qui ont trait à la réflexion métalinguistique de l'auteure en question.
2. Relecture des œuvres pour choisir des passages qui mettent en relief le rapport de l'auteure à la langue française.
3. Proposition des pistes pédagogiques sur le rapport à la langue française aux enseignants de FLE.

Pour entamer une introspection linguistique chez l'apprenant de FLE, nous proposons d'exploiter un fil conducteur à travers les questions suivantes: qu'est-ce qui a poussée l'auteure en question à quitter sa langue maternelle pour écrire en français ? Quels chemins a-t-elle parcourus?

Nous mettons en exergue les caractéristiques affectives des sentiments ayant pour objectifs des idéaux, qu'elles présentent un certain avantage dans le rôle des émotions en lecture de textes littéraires, car l'étudiant dans sa deuxième année universitaire souhaite s'insérer dans la vie professionnelle peu à peu. Conformément à Xypas (2001, p.123) « des sentiments ayant pour objectifs des idéaux [peuvent] constituer la personnalité. Ici, il ne s'agit pas à proprement parler d'un progrès de la conscience de soi, mais plutôt, d'une fusion entre l'œuvre et l'individualité ». Cette fusion dont parle l'auteur en question ne peut pas être faite sans le recours affectif pris en compte par le lecteur réel, l'étudiant de FLE, sujet bilingue.

Dans une démarche pédagogique de l'exploitation des textes littéraires en salle de classe, le public visé doit s'intéresser aussi bien à la littérature française qu'aux récits qui traitent de la thématique qui évoque le bilinguisme. Pourtant, nous suggérons que ces ouvrages soient lus par des futurs enseignants de niveau, minimum B1 selon le Cadre européen commun de références pour les langues (CECRL, 2001). Pour la classe de littérature, l'intervention peut être faite de façon simple et directe, c'est-à-dire, à partir de lectures et de relectures, des activités d'interprétation de chaque récit mentionné plus haut. On peut demander aux apprenants de tenir un journal de lecture.

3 Cadre théorique

Selon Godard (2015) le sujet de choix de langue a été traité dès le début des textes littéraires écrits en français. Nous nous sommes penchées sur ce sujet, c'est-à-dire, le rapport à la langue française des auteurs d'expression française depuis l'année 2008. Les résultats de la recherche que nous avons faite du rapport à la langue française de Nancy Huston pratiquant le bilinguisme littéraire, nous a fait comprendre que son rapport à la langue française est paradoxal. Certes, elle trouve belle sa langue maternelle, mais elle semble vouloir cacher son accent anglophone quand elle parle français. En plus, elle écrit préférentiellement en français et il ne faut pas non plus oublier qu'elle doit sa célébrité littéraire aux livres publiés en français ! En même temps qu'elle déclare maîtriser insuffisamment le français, au point de se comparer avec une analphabète, des prix littéraires prestigieux lui ont été décernés.

La lecture de la thématique du rapport à la langue française d'auteurs d'expression française englobe des points linguistico-culturels très riches, car elle peut favoriser la rencontre du sujet-lecteur avec ses propres démarches d'apprentissage du français langue étrangère. Le sujet lecteur pourra comprendre que sa construction langagière dépend de ses efforts et de la façon de faire face à ses propres difficultés liées aux difficultés d'ordre linguistique et culturel. Mais, avec l'aide de l'enseignant, les étudiants pourront adopter des stratégies de lecture afin de s'autoévaluer durant la lecture des textes. En effet, ils commencent avec la lecture de textes à construire une conscience de leur biographie langagière. Ces exercices de lecture ou d'écriture peuvent être un atout dans la salle de classe de français car les étudiants de par leurs insécurités linguistico-culturelles ressemblent à Nancy Huston. Nous avons découvert dans notre recherche ce qui suit :

Si, en effet, Nancy Huston, auteur reconnue par ses quinze romans, tant en France qu'au Canada, [et ailleurs] constate que sa langue maternelle s'atrophie et s'engourdit ; que son vocabulaire s'effrite, et regrette la sensation de flottement entre deux langues, sans ancrage et – horreur ! - la peur de devenir doublement « mi-langue », pratiquement « analphabète », (XYPAS et XYPAS, 2017, p.156).

Quel étudiant ne serait-il pas amené à se poser des questions ? Conformément à Xypas et Xypas (2017) la biographie langagière est le récit de la rencontre d'une personne avec les langues apprises et pratiquées au cours de sa vie. Elle privilégie l'aspect subjectif, le vécu raconté et les émotions qui y sont liées, mais aussi les difficultés rencontrées au cours de leur

apprentissage, ainsi que l'usage qui en est fait : professionnel, littéraire ou réservé à l'espace privé.

Concernant les auteurs bilingues, il convient de relever et de comparer la langue apprise par volonté propre, c'est-à-dire la construction langagière décidée, et la construction langagière héritée par la famille et le contexte sociopolitique.

Le rapport à la langue française des auteurs francophones relève également de la dimension affective, de la subjectivation de l'individu. Il peut aider dans la construction de l'identité de l'individu. Le rapport qui existe entre la construction langagière décidée et l'héritée mériterait toute attention des professeurs de langue française.

La relation entre l'apprentissage de la lecture littéraire avec la thématique du bilinguisme littéraire et le rapport à la langue des auteurs étudiés pourront beaucoup contribuer à la construction identitaire bilingue du futur professeur de FLE. D'une part, elle peut activer les processus d'apprentissage des stratégies métacognitives et, d'autre part, la prise de conscience entre la langue maternelle de l'apprenant et la langue étrangère choisie, dans le cas échéant le français. De même, la prise de conscience du bilinguisme de l'auteur ajoutée au développement du bilinguisme de l'apprenant peu devenir capital dans le développement de l'individu y compris lorsque les représentations de la langue française des divers auteurs francophones sont dévoilées.

Nous ajoutons ce que disent Grutman et Aron (2004, p. 59) « qu'au sens strict, le bilinguisme désigne en littérature l'emploi successif ou simultané de deux langues de la part de l'écrivain ». Or, cet emploi relève des choix conscients des auteurs en général, et par l'auteure en question, en particulier, pour écrire ses œuvres littéraires.

Étant donné qu'il s'agit de lire une œuvre littéraire complète dans l'enseignement du FLE à l'université, nous pensons à la fonction sociale de l'art, d'après Iser (2012) qui propose une réflexion sur effet de l'œuvre sur le lecteur. Qu'est-ce qui fait vibrer le lecteur quand il est devant une œuvre d'art, quand il lit un texte littéraire ? La lecture, c'est un acte singulier et unique qui rend visible le texte littéraire. Et cette lecture est loin d'être neutre chez le lecteur, notamment chez nos étudiants futurs professeurs de FLE. Nous développons le travail de lecture littéraire avec un lecteur réel qui peut présenter des résistances, certes, contre cette lecture mais, nous voulons qu'il rencontre du plaisir en cette activité. C'est donc entre les années 1986 et 1989 que Picard propose une étude d'une lecture concrète faite par un lecteur réel. Celui-ci appréhende le texte avec son intelligence, ses désirs, sa culture, ses déterminations socio-historiques et son inconscient.

Jouve (2010) affirme que la lecture est une activité qui présente mille facettes. Elle est complexe, plurielle et se développe dans plusieurs directions. Thérien (1987) dans Jouve (1993), présente cinq dimensions de la lecture : selon cet auteur, elle est un *processus neurophysiologique* car c'est un acte observable. Un *processus cognitif* car il évoque le savoir, la connaissance du lecteur. Un *processus affectif* car il elle suscite des émotions. Un *processus argumentatif* parce qu'il existe un engagement de l'auteur vis-à-vis de la vie et des êtres humains. Enfin, un *processus symbolique* qui est l'interaction de la lecture avec la culture, c'est là où s'affirme l'imaginaire collectif.

Conformément à Thérien (1987 *apud* JOUVE, 1993), la lecture joue sur les capacités affectives du lecteur, sur ses émotions. Il affirme également ce qui suit :

Les émotions sont en effet à la base du principe d'identification, moteur essentiel de la lecture de fiction. C'est parce qu'ils provoquent en nous admiration, pitié, rire ou sympathie que les personnages romanesques nous intéressent à leur sort. [En plus] vouloir évacuer l'identification – et par conséquent l'émotionnel – de l'expérience esthétique semble, dès lors, voué à l'échec. (JOUVE, 1993, p.11)

L'émotion est donc selon Goodman (1955 *apud* JOUVE, 2010, p.123) « un indice qui nous permet de comprendre comment l'œuvre signifie ». Or, de quelle compréhension s'agit-il ? Nous pensons à la compréhension explicite de la subjectivité du lecteur. Selon Dantzer (2004, p. 6) « il est prouvé depuis longtemps que les émotions influencent notre mémoire, qu'elles orientent notre attention, qu'elles sont essentielles dans la communication ». Si les émotions guident le lecteur pour un équilibre durant le processus de la lecture, pourquoi ne les pas prendre en considération dans une didactique de la lecture littéraire, notamment en classe de FLE où les étudiants sont facilement insécurisés, aussi bien par des faits linguistiques que par des faits culturels ?

Si des sentiments ayant pour objectifs des idéaux peuvent constituer la personnalité de l'individu, nous pensons à une fusion entre l'œuvre et l'individualité. Cette fusion ne peut pas être faite sans le recours affectif pris en compte par le lecteur réel, dans le cas échéant, l'étudiant de FLE, sujet bilingue. Cette thématique, peut procurer aux apprenants de la discipline de littérature, le plaisir proche à leurs réalités, la découverte de son parcours linguistique, c'est-à-dire, de la langue de la culture française à l'âge adulte.

Rappelons que choisir sa langue d'écriture, puis la justifier, n'est cependant pas un problème des auteurs du XXI^e siècle. D'après Godard,

Dès les origines, la littérature en français se situe par rapport à d'autres langues – le latin, les dialectes, d'autres langues européennes ayant accédé plus tôt que le français au statut de langue littéraire, tel l'italien à la Renaissance [...]. La question du choix de langue d'écriture ressurgit de manière flagrante dans la deuxième moitié du XX^e siècle, chez les écrivains [...] qui pour des raisons diverses ont adopté la France ou, pour mieux dire, le français comme pays d'accueil. (GODARD, 2015, p. 285).

Certes, maints auteurs ont choisi la langue française pour écrire leurs romans. Cependant, nous nous intéressons aux écrivains qui ne sont pas issus de la colonisation française, c'est-à-dire la langue française pour eux n'était point imposée, mais plutôt une adoption. Ce que nous intéresse c'est de mettre en exergue la construction de l'identité linguistique décidée. Godard (2015, p. 285) affirme que « langue choisie ou acceptée pour la langue d'écriture, dans des rapports personnels, à mi-chemin entre l'autobiographie et l'essai, ou à travers d'inspiration autobiographique permettant de mettre en scène, et non seulement d'analyser, leur expérience linguistique. » Nous espérons que les étudiants de FLE seront aidés dans cette démarche méta réflexive à partir de lectures de l'expérience de ces auteurs qui racontent leurs parcours langagiers en langue française, dans la même langue choisie par eux dans l'âge adulte.

Nous postulons qu'une langue étrangère choisie librement peut favoriser une relation plus facile à l'apprentissage. Or, la langue française n'étant pas imposée à cette auteure, que l'a-t-elle motivée à le faire, c'est-à-dire à écrire dans cette langue ?

4 Analyse de *Moreno* (2003) et *Petit éloge de la rupture* (2009) : le rapport de BrinaSvit à la langue française

De nos lectures faites de deux récits en question, nous avons compris que pour Brina Svit le choix de langue française relève, d'une part, d'une certaine attirance, du goût et du défi pour la langue française, et, de l'autre, d'une rupture avec sa langue maternelle. Pendant la lecture des récits, on apprend qu'elle ne campe pas confortablement dans la langue choisie. Elle ne l'habite pas commodément. Alors que l'a-t-elle poussée à choisir la langue française pour écrire ses romans ?

Brina Svit est arrivée en France à l'âge de 24 ans. Elle décide d'écrire ses romans en langue française après avoir écrit d'abord deux romans dans sa langue maternelle. Pourquoi changer la facilité de maîtrise de vocabulaire, syntaxe et sémantique, l'intimité avec les mots et leurs sens, leur donner un corps en langue maternelle pour la difficulté d'écrire en langue

étrangère qui n'a pas de mémoire d'enfance, lieu privilégié de nos premiers contacts sensoriels et affectifs avec les gens qui nous entourent, le monde que nous découvrons et dont nous construisons nos représentations ? Ce choix entraîne un conflit chez l'auteure puisqu'elle écrit ce qui suit dans le roman Moreno (2003, p. 29) : « Et maintenant je serais donc sur le point de quitter cette langue [sa langue maternelle] pour laquelle j'ai lutté tous les jours pendant vingt ans depuis que je vis à Paris ? »

Pourquoi changer une langue « belle, souple, lyrique, émotionnelle pour une autre cérébrale et froide, d'exil ? » écrira-t-elle dans *Petit éloge de la rupture* (dorénavant, PER, 2009, p.24). « Pourquoi s'aventurer, se torturer et errer dans [une] forêt de doutes ? » (PER, 2009, p.24). Qu'est-ce qui fait qu'un écrivain puisse prendre pour la sienne « une langue qu'elle ne maîtrise pas totalement ? » (PER, 2009, p.24). Le conflit de changer de langue est clair lorsque l'auteure se pose la question suivante : « Qu'est-ce que je fais là ? Personne ne m'y oblige, on ne me suggère même pas ; j'ai un excellent éditeur et une excellente traductrice... Je pourrais tranquillement continuer à écrire dans ma petite langue, parlée par à peine par deux millions de Slovènes, assez belle d'ailleurs ». (PER, 2009, p 23-24).

Dans le cours de *Cultura dos Povos* que nous avons donné en 2013, 2014 e 2015, nous avons élaboré un questionnaire sur les représentations sociales du rapport à la langue-culture françaises des futurs enseignants de FLE. Nous avons constaté dans plus de soixante réponses à ce questionnaire, que la langue française pour ces futurs enseignants est belle, chantante, romantique, chic, mais également difficile et compliquée. Autrement dit, ces futurs enseignants plongent, comme Brina, certes, dans un émerveillement, mais également dans une forêt de doutes durant leur apprentissage. Nous avons remarqué en plus que les adjectifs accordés à la langue française peuvent introduire la façon de penser des usagers de la langue en question grâce aux représentations qu'ils ont de cette langue-culture.

Quant à Brina Svit, le lecteur n'apprend pas beaucoup de choses. En effet, elle dit que « le changement de langue s'est donné parce qu'elle est tombée sur un mot. Que sa décision de changer de langue naît d'un certain enchantement d'avoir tombé sur Moreno, mot magique et qu'à partir de là tout a changé pour [elle] » (PER, 2009, p.24). Certes, à la question de savoir pourquoi l'auteure a changé de langue, les réponses sont loin d'être claires. Cependant, l'auteur de *Visages Slovènes* (2013) fit le choix d'écrire en français. On ne comprend pas bien si c'était pour une fausse liberté, pour une préférence illusoire d'écrire dans une langue plutôt qu'une autre. Cette fausse liberté, cette illusoire préférence pour la langue française va lui faire comprendre qu'en effet, cet acte lui a ouvert aussi un éventail de ruptures qui coupent,

qui tranchent et qui laissent des cicatrices. De même, les doutes et les conflits augmentent nettement chez Brina Svit et avec un fort sentiment de trahir les siens. Ce choix implique sortir de la photo de famille, de se couper de son enfance et de son passé. Mais elle ressent une nécessité de trahir les siens, de sortir de la photo de famille, de se couper de son enfance et de son passé. Elle affirme encore (PER, 2009, p.24-25) qu'elle est « extracomunitaria » car,

L'on ne peut écrire que de là, de ce dehors, dehors de toute communauté, idéologie ou nationalisme. On ne peut écrire que contre les siens, on ne peut qu'être extracomunitario dans l'écriture ; j'aurais pu y penser plus tôt. Parce qu'une langue ça s'arrose régulièrement comme une plante, sinon elle s'assèche et elle meurt (MORENO, 2003, p.29).

Nous comprenons que cultiver la langue choisie demande une certaine volonté arbitraire ou pas de dépasser de nombreux défis, tels la décentration de savoir-être. Ou, dans le cas de Brina Svit, le choix de la langue française implique également à faire face à une de ses grandes peurs : la rupture. Selon l'écrivain de *Coco Dias ou la porte Dorée* (2007), l'action d'écrire en français c'est d'être « tous les jours dans la brûlure de la rupture » (PER, 2009, p.32). Or, ce choix annonce son renoncement à sa langue maternelle. Mais aussi des pertes, et dans toutes pertes, un deuil à faire. En effet, c'est la perte provoquée par la rupture de ne pas écrire dans sa langue maternelle où surgit l'inconnu, le nouveau de sa construction identitaire bilingue :

La langue [française] est trop distinguée. C'est comme un vêtement trop bien coupé, trop élégant, trop strict et sophistiqué. Je ne suis pas à l'aise, je ne peux pas bouger comme je veux, je ne peux le déformer à ma façon. Il n'arrive pas à se faire à moi et moi encore moins à lui. Ce sont mes habits désespérément neufs tous les jours. J'écris en français. (MORENO, 2003, p.35).

Même si le français est une langue trop distinguée, élégante, sophistiquée comme affirme Svit, même si cette langue favorise une certaine appétence et met à l'épreuve ce qu'elle sait ou pas dans un monde construit par des mots français, son attirance lui paraît à la fois dangereuse et inévitable ! La langue française, selon Svit, est cérébrale, précise et codée, à l'opposé de sa langue maternelle qui est émotionnelle, élastique et souple. Ces moments de réflexion sur le choix d'une langue d'écriture et sur son bilinguisme sont importants, d'autant plus qu'elle ne croit pas au « bilinguisme heureux », comme elle a écrit dans Moreno (2003, p. 35).

Dans l'envie de bien maîtriser la langue française, elle l'emploie le français dans un ton direct, sans recherche de style et présente une écriture pleine de phrases simples. À constater durant la lecture, dès les premières lignes des récits que nous avons choisis pour étudier cette thématique. Elle dit ce qui suit : « je n'ai ni des pirouettes, ni des fioritures et d'autres virtuosités verbales [celles-ci] ne sont pas pour moi ». (MORENO, 2003, p.56). En plus, l'auteure ne se reconnaît pas dans « ses habits neufs » parce que d'après elle, elle est surprise chaque fois qu'elle allume l'ordinateur. Elle ne reconnaît pas sa graphie et pose la question suivante : « Est-ce bien mon écriture ? » (MORENO, 2003, p.19). C'est le plongeon dans la forêt de doutes, le défi d'écrire dans la langue de l'autre qui fait de Brina Svit une auteure particulière parmi d'autres d'expression française. Néanmoins, c'est qu'elle souhaite au fond de soi, c'est « d'écrire, et c'est dans n'importe quelle langue, maternelle ou non ». (PER, 2009, p.25).

Pourquoi alors a-t-elle donc choisi d'écrire dans une langue où elle ne cohabite pas joyeusement et sereinement ? L'écriture pour elle permet des changements. Ce n'est pas seulement par rapport aux changements de langue qui la construit mais aussi ce déplacement de nouveaux lieux, de nouveaux habits qui sont mis en exergue. Elle a écrit ce qui suit:

Quand on écrit dans une langue qui n'est pas la sienne, on n'est tout le temps en un lieu nouveau :... j'en apprend tous les jours. Tous les jours j'élargis les frontières de mon monde. Je ne renoue avec rien en écrivant. Rien n'est solide sous mes pieds, rien ne me protège ou me console. (PER, 2009, p.26).

Tout se passe comme si écrire en français lui incite un fort conflit identitaire dû à son bilinguisme car elle n'est jamais dans un endroit sûr. Toutefois, elle aime écrire en français. Brina Svit affirme que c'est l'écriture qui lui impose de décider entre une langue et l'autre. Cependant,

Les mots français ne résonnent pas à la même place de mon corps et de ma mémoire slovène. Je n'entre pas dans le corps de la langue comme RM : elle ne me donne pas mes articulations, ma chair, mes organes, mon souffle... Rien ne m'a été donné. Je dois tout inventer. (PER, 2009, p. 26).

Ce passage nous fait penser à la construction identitaire du bilinguisme de l'auteure en question. Elle affirme qu'au départ elle se croyait incapable de pouvoir écrire dans une autre langue que la sienne, classée par elle-même de belle, souple, lyrique, émotionnelle. Lorsqu'elle rapporte son lecteur à son enfance et parle des premières sensations en langue

maternelle, elle ajoute que « [son] oreille a été élevée en slovène » (MORENO, 2003, p.21). Cela laisse entendre ses représentations du monde créées en slovène par son « instinct linguistique [qui] s'est affirmé dans cette langue belle et souple à la fois » (MORENO, 2003, p. 21). Elle a encore écrit : « j'ai élargi les frontières de mon monde en slovène » (MORENO, 2003, p.21). Dans cette langue « j'ai appris à aimer, à rire, à pleurer, à avoir peur » (MORENO, 2003, p.21). Selon l'auteure en question : « Nabokov a caressé toute sa vie une grande nostalgie de la langue russe ; Cioran a parlé de trahison et de perte du passé quand il a décidé d'abandonner le roumain et Kundera ne semble pas très heureux en français » (MORENO, 2003, p.23).

Quant à Brina Svit, à quoi est dû son changement de langue ? Dans lequel des trois contextes présentés par les auteurs que nous venons de citer se reconnaît-elle ? À une nostalgie, à une trahison, à un malaise ? En effet, dans le texte *Moreno* (2003), le changement de langue n'apparaît pas comme une rupture, au contraire, il est plutôt vu comme une certaine aspiration, elle était charmée. On peut lire : « J'ai toujours été attirée et intriguée par les écrivains qui ont changé de langue. Passer du roumain au français, du russe à l'anglais, du hongrois au français, du tchèque au français... pourquoi ? Comment ? Et surtout à quel prix ? » (MORENO, 2003, p.19-20).

La romancière se pose ces mêmes questions tout au long du récit. D'une part, elle ne croit pas au bilinguisme heureux car lié à un choix de langue. D'autre part, ce choix est vécu comme rupture, une souffrance, et comme Cioran, une trahison à sa langue maternelle et des sentiments tels que la perte, la douleur, le deuil, l'exil.

En effet, Brina Svit oscille entre une langue cérébrale et une autre émotionnelle. Mais dira-t-elle : « le slovène et le français se complètent à merveille » (MORENO, 2003, p.20). Ces deux sentiments opposés l'un à l'autre vont engendrer le sentiment d'étonnement lors qu'elle réussit à écrire quarante pages de son premier roman dans la langue de son choix, le français. Elle a écrit ce qui suit :

Pour le moment je n'en reviens pas de mes quarante pages en français. C'est bien moi qui les ai écrites, moi qui pensais encore il y a un an le plus sincèrement du monde que j'en pouvais écrire dans aucune autre langue que la mienne. (MORENO, 2003, p.20).

Cette croyance ou insécurité linguistique se présente également en ce qui concerne l'expression des interjections explicitées dans la langue maternelle de l'écrivaine, telle l'interjection de douleur, par exemple, *aou* à la place de *aïe*, en langue française.

De même quand elle a décidé de changer de langue, malgré un ami qui l'avait conseillé de ne pas la changer à son âge, « j'en avais trente ans et quelque à l'époque. Que se passe-t-il avec moi ? » (MORENO, 2003, p.21). L'auteure laisse le lecteur sans savoir pourquoi elle a voulu changer de langue même si elle présente dans ses textes une certaine attirance à écrire dans une autre langue ! Cela relèverai-t-il du désir de la pousser à écrire des œuvres littéraires dans une langue adoptée ?

Toutefois, le chapitre 9 du récit *Moreno* (2003) semble être un chapitre charnier pour la question de changement de langue. L'auteure met en relief ce qui semble la hanter. Elle sait qu'elle n'est pas obligée de changer de langue. Or, écrire en français pour Brina Svit est faire « un grand saut » affirme-t-elle (MORENO, 2003, p.27). Mais, que voudrait-elle dire par là ?

Si l'on pense que l'acte de choisir relève et de l'intelligence et de la souffrance, que représente-t-il donc pour l'auteure faire un grand saut ? D'après Svit, « c'est-à-dire sans drame, sans grand effort ou frustration (...) » (MORENO, 2003, p.27). Cela contredit-t-il ses insécurités linguistiques présentées au début de ce texte ? Il semble que non car « si je suis en train d'écrire en français, ça doit être aussi parce que je veux montrer mon vrai visage » (MORENO, 2003, p.63). Elle ajoute : « Tout en sachant pertinemment que mon français n'a pas la distinction ou la correction de ma traductrice, la précision de mon conseiller en langues, le calme néo-classique d'un Houellebecq, le rythme saccadé d'une Angot et je pourrais continuer... » (MORENO, 2003, p.27). Brina a écrit ce qui suit : « J'habite une langue, je n'habite pas un pays ». (MORENO, 2003, p.92). Or, si écrire c'est faire un grand saut, cela veut dire que faire un grand saut ce n'est pas sentir qu'elle a trahi sa langue maternelle, ni vivre dans une nostalgie, encore moins dans la sensation d'abandon.

Enfin, nous avons observé que Brina Svit écrit de façon simple et directe, sans pirouettes. Et cette façon d'écrire simple et sans pirouette comme nous pouvons lire dans ses textes, elle dit s'inspirer de Flaubert. C'est en effet « dans sa Correspondance, par son style direct, sans recherche de style, [...] ». (MORENO, 2003, p.27). Bref, si le choix en résulte d'un acte d'intelligence, de la souffrance ou de la préférence, l'au-delà de l'attirance qui l'a poussée à écrire en français et les chemins qu'elle a parcourus, l'auteure en étude montre de la gratitude envers la vie et son destin de l'avoir « déchirée entre deux pays et entre deux langues, car deux est toujours plus qu'un ». (MORENO, 2003, p.29). C'est dans cette double dimension dans la prise de conscience construite par son rapport à la langue maternelle et à la langue française qu'elle peut, certes s'inspirer pour écrire ses œuvres, mais inspirer également les étudiants dans leurs démarches de lecture/écriture de leurs bilinguismes.

À partir de ces analyses, nous pensons à quelques pistes d'exploitation pédagogique dans le traitement de la thématique que nous venons de présenter.

5 Pistes pédagogiques pour la classe de Français Langue étrangère : lecture/écriture de biographies langagières

La littérature en classe de Français langue étrangère (FLE) peut avoir le privilège de travailler sur des thématiques qui touchent au centre d'intérêt de l'apprenant préconisé d'ailleurs par le Cadre commun de référence pour les langues (CECRL, 2001). C'est pourquoi nous avons pensé aux thématiques de l'apprentissage de la langue française par des auteurs d'expression française ayant appris cette langue à l'âge adulte comme c'est le cas de nos futurs enseignants de FLE à l'Université fédérale de Pernambuco au Brésil.

L'enseignant doit choisir parmi les nombreux ouvrages des écrivains d'expression française, ceux dont on parle le plus de l'apprentissage du français, des efforts de maîtriser cette langue, le courage de dépasser les difficultés et la jouissance d'apprendre.

Pour travailler sur la thématique en question, dans la salle de classe de FLE, nous pensons aux démarches suivantes :

- i) l'enseignant distribue les extraits de textes littéraires et demande de faire une lecture silencieuse de ces textes.
- ii) le futur enseignant de FLE doit souligner les passages qui attirent le plus son attention concernant la thématique choisie.
- iii) les futurs enseignants font une lecture à haute voix des passages qu'ils ont aimés et leur demander d'explicitement leurs choix.
- iv) on leur demande d'écrire à la manière de... D'abord, ils écrivent sur le rapport à la langue des auteurs francophones. Ensuite, sur leur propre parcours linguistique. Enfin, sur sa propre biographie langagière pour bien construire leur identité bilingue.

Munis de ces pistes pédagogiques tous enseignants peuvent les adapter à leurs réalités en salle de classe selon leurs buts pédagogiques.

6 Conclusion

Le but de cet article fut de connaître le rapport à la langue française de l'auteure BrinaSvit dans deux récits littéraires : *Moreno* (2003) et *Petit éloge de la rupture* (2009).

Nous avons posé deux questions : qu'est-ce qui l'a poussée à quitter sa langue maternelle pour écrire en français ? Quels chemins a-t-elle parcourus ?

Ce qui a poussé BrinaSvit à quitter sa langue maternelle, c'était le défi d'écrire dans une langue qui n'est pas la sienne, de s'enfoncer dans une forêt de doutes, comme affirme l'auteure elle-même. Les chemins parcourus sont ceux qui relèvent d'un choix d'une langue prestigieuse comme le français contre la sienne. C'est BrinaSvit, elle-même qui le dit dans ses récits. Qui peut nier le prestige de la langue française à niveau international et littéraire ?

La lecture des récits choisis nous a fait vibrer. Nous avons ressenti une grande curiosité pour la thématique choisie comme fil conducteur de l'analyse de la lecture cursive que nous avons faite des récits en question. En effet, plus nous lisions, plus le plaisir augmentait. Le travail avec cette thématique touche le lecteur réel dans ses dimensions cognitives et affectives pour ne citer que deux des dimensions existantes durant la lecture de textes littéraires.

Dans les deux œuvres étudiées, le rapport à la langue française de BrinaSvit se fait présent de façon complémentaire. Autrement dit, le premier récit *Moreno* (2003) suscite un rapport à la langue française plutôt conflictuel, lorsque l'écrivain se pose de nombreuses questions de s'abandonner à une langue qui n'est pas la sienne, même si elles'enfonce dans une forêt de doutes, tandis que dans le second récit *Petit éloge de la rupture* (2009) ses préoccupations avec l'adoption de la langue française se penchent sur l'acquisition d'une certaine assurance.

Nous avons compris que dans *Moreno* (2003) le rapport à la langue française présente à la fois le mépris et la joie. Le mépris vient du fait de dire que cette langue est très distinguée, et la joie du fait de pouvoir écrire en français malgré elle. Il y a dans les récits étudiés un jeu explicite entre langue maternelle et langue de l'autre, un jeu comme celui de Nancy Huston : paradoxal. Dans la langue maternelle de BrinaSvit se trouve les fins fonds de sa conscience d'enfance, ses premières découvertes, ses sensations les plus profondes. Le récit *Moreno* (2003) suscite à la fois la curiosité de l'auteure et une tension due au changement de langue d'écriture. Ce qui provoque chez le lecteur réel le souhait de continuer à le lire. L'écrivaine est étonnée d'arriver à écrire dans la langue de l'autre malgré son âge ! Finalement, le lecteur comprend que BrinaSvit fait un grand saut, sans drame, sans grand effort ou frustration comme l'auteure, elle-même affirme. Tout en sachant que sa langue française à elle n'a ni le charme ni l'objectivité d'autres écrivains qu'elle admire.

Dans le récit *Petit éloge de la rupture* (2009) six ans après avoir choisi sa langue d'écriture littéraire, Brina présente souvent des interrogations par rapport à ce choix. Sa première question est de savoir pourquoi devrait-elle s'aventurer dans une forêt de doutes ? Pourquoi écrire dans une langue qu'elle ne maîtrise pas totalement ? Or, d'après Svit, elle écrit tous les jours dans un état d'esprit plutôt inquiétant : dans la brûlure de la rupture ! Cela indique que l'auteure, malgré son choix, ne fait pas preuve de méconnaissance des difficultés à dépasser avec la langue de l'autre. Personne ne l'oblige d'écrire en français. Mais elle désire d'écrire dans cette langue distinguée. Elle se sent en effet extracomunitaria et c'est grâce à ce sentiment qu'elle peut écrire. Elle dit encore qu'une langue, il faut toujours en prendre soin, sinon elle s'assèche et elle meurt !

Pour conclure, dans le cadre d'enseignement du français comme langue étrangère, la thématique que nous venons de traiter peut apporter aux futurs enseignants de français langue étrangère un certain socle dans l'apprentissage, car la « littérature se fait avec des intuitions du réel, inventer veut dire aller à la rencontre de l'inconnu, inventer c'est se défaire de soi, laisser parler les autres, leur langue n'est pas à défendre, mais à créer ». (PER, 2009, p. 87-90). Malgré l'apprentissage de la langue française dans l'âge adulte, BrinaSvit relève des défis tous les moments qu'elle écrit en français. Ne devrait-il pas être pareil chez les apprenants de FLE ? Ne pourront-ils pas s'inspirer d'auteurs tels que BrinaSvit pour prendre conscience de leur bilinguisme, puis de leur parcours et enfin, pour construire leur biographie langagière en apprenant à faire face aux difficultés d'apprentissage en la langue étrangère à l'âge adulte ? Ne serait-il pas cela **qui** favoriserai des écritures littéraires qui emmènent le lecteur à avoir un contact avec le réel réinventé par lui-même, écrit soit par sa langue maternelle, langue héritée, soit par la langue de l'autre, langue décidée ? Cette double écriture issue de la langue héritée et de la langue décidée ne serait-elle pas la source d'ouverture vers l'élargissement de soi-même et du monde ?

Références

CECRL – **Cadre Européen Commun de Références pour les Langues**. Paris : Didier, 2001.

DANTZER, R. **Les émotions** – Que sais-je ?, Paris : PUF, 2004.

GODARD, A. **L'enseignement de la littérature en FLE**. Paris : Didier, 2015.

GRUTMAN, R. ; ARON, P. Bilinguisme. In : Paul Aron, Daniel Saint-Jacques et Alain Viala. (dir.) **Dictionnaire du littéraire**. Paris : PUF, 2004.

ISER, W. **L'appel du texte**. Paris : Allia, 2012.

JOUVE, V. **La Lecture**. Paris : Hachette supérieur, 1993.

_____. **Pourquoi étudier la littérature ?**, Paris : Armand Colin, 2010.

LE BRIS, M. & ROUAUD, J. **Je est un autre**. Paris : Gallimard, 2010.

ROUAUD, J. Mort d'une certaine idée. In : LE BRIS, M. & ROUAUD, J. (dir). **Pour une littérature-monde**. Paris : Gallimard, 2007.

PICARD, M. **La Lecture comme jeu**. Paris: Les éditions de minuit, 1989.

SVIT, B. **Moreno**. Paris: Gallimard, 2003.

_____. **Petit éloge de la rupture**. Paris : Folio, 2009.

XYPAS, C. **Les stades du développement affectif selon Piaget**. Paris : l'Harmattan, 2001.

XYPAS, C. ; XYPAS, R. Biographie langagière et rapport à la langue française d'auteurs bilingues. Contribution à la formation des professeurs de français langue étrangère. In : COSTA-FERNANDEZ, E. DENOUX, P. & LESCARET, O. (dir.). **Mobilités, réseaux et interculturalités** – nouveaux défis pour la recherche scientifique et la pratique professionnelle. Paris : l'Harmattan, 2017.

Data de recebimento: 28 de dezembro.

Data de aceite: 7 de abril de 2018.